



Jules Verne

Voyages extraordinaires

Les Enfants du capitaine Grant
Vingt mille lieues sous les mers

L'Île mystérieuse
Le Sphinx des glaces

Deux volumes sous coffret illustré | 505 illustrations | parution mai

Jules Verne, « lecture d'enfance » — soit, C'est bien ce qu'avait en tête Pierre-Jules Hetzel, l'éditeur des « Voyages extraordinaires », tout en sachant (ou l'imagine) que son fidèle lecteur n'était pas homme à berner son génie. Sachant aussi déjà, peut-être, que parmi les écrivains « pour la jeunesse » celui-là aurait toujours une place à part.

A part : « l'air attentif et fébrile d'un enfant qui lit un roman de Jules Verne » (Prost) dirait-il ne s'explique pas autrement. A peine parti pour son premier « Voyage extraordinaire », le jeune lecteur quitte les rivages du conte. Une forme de vie adulte est prête à l'accueillir, où les responsabilités côtoient dangers et merveilles, où les vérités scientifiques dévoilées confèrent au monde sa tangibilité de réel, sans lui ôter son mystère. C'est l'excuse, celle dont parle Sartre dans *Les Mots*. Étrange, inexplorable expérience de lecture. Elle demeure à jamais vivante dans le souvenir. On y songe comme à un paradis perdu — perdu et à reconquérir, car l'expérience est renouvelable. L'âge du lecteur et le poids de la vie peuvent bien donner au texte des couleurs nouvelles, la magie demeure. Selon Malraux, « le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes ». Verne, qu'il avait lu (et auquel le *farfelu* n'était pas étranger), l'aura conforté dans cette croyance.

Cette édition propose quatre romans, et plus de cinq cents gravures, indissolublement liées au texte : avant de franchir ouvertes sur le rêve. D'une part, la seule « virgolie » de l'œuvre (encore est-ce une trilogie a posteriori) : un voyage autour du monde, un voyage sous les eaux, et le long séjour des « naufragés de l'air » dans une île (apparemment) déserte. D'autre part, *Le Sphinx des glaces*, roman tardif et superbe, quête d'un pôle Sud alors inexploré ; il vient en quelque sorte compléter le roman d'Edgar Poe, *Aventure d'Arthur Gordon Pym*, que Verne lit dans la traduction de Baudelaire. Poe, le « chef de l'École de l'Étrange », Baudelaire, l'auteur de « Voyages », toujours prêt à plonger « Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau », et qui accola aux *Histoires de Poe* leur célèbre épithète, *extraordinaires*.

Voyage, inconnu, nouveau, extraordinaire... tout est dit. En instaurant ses propres livres « Voyages extraordinaires », Jules Verne signale discrètement, sous le patronage de Poe et de Baudelaire, que la modernité — la science, la technique, la machine en quoi il voyait une poésie du temps présent — comporte une part d'inaissimable, et que notre âge possède de dominer le monde se double d'une incertitude, qui peut être féconde ou fatale. Ce monde, Verne ne verra d'ailleurs pas contenu de l'inventeur en géographe ou en technicien : il le peuple des marques de ses rêves, et les vaisseaux qu'il a créés pour l'explorer franchissent sans peine les portes du réel. *Appareillons!*

Édition publiée sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Jacques-René Zahar, Marie-Hélène Huot et Hervé Soria.

Le premier volume contient : Introduction, chronologie, note sur la présente édition, Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, notices et notes. — N° 579 de la collection, 1 488 pages.

Le deuxième volume contient : 230 mystères, Le Sphinx des glaces, notices et notes, bibliographie. — N° 580 de la collection, 1 264 pages.

Extrait de l'Introduction de Jean-Luc Steinmetz.

Avec zèle et application, les exécutés et lecteurs de Verne ont tenté (vainement) de dresser un panorama explicite de son œuvre. Comprenons bien que lui-même, pluriel comme le monde, n'a pas facilité la tâche de quiconque voudrait le ramener à une unité problématique. Ex pourtant des « Voyages », dont l'extrême variété nous défie, se dégagent une impression, une allure, un héritage. Quoi qu'il en soit de ces explorations, spéculations, anticipations, filatures, guides universels déguisés, nous connaissons Jules Verne : son savoir à la portée de tous, ses désirs profonds, sa sédentarisé aventureuse, ses rêveries effrénées, ses fantaisies, le confortable excès de ce monsieur qui « connaît la musique » et les immenses visions de ce prophète de fin des temps, de ce poète qui se veut sans rime, encore un que ronge l'ennui des heures quotidiennes et qui, contemplant la circonférence de son cercier ou les trains qui passent sous sa fenêtre, ne se lasse pas de partir un peu plus loin, dans l'espérance d'un point final auquel succèdera bientôt la majuscule initiale du livre suivant. En nous vers ce qui est recherché avec une ardeur invincible : un homme, une terre, un objet idéal (solitude, récif, étoile), disait Mallarmé), le lecteur se confie avec délice au courant de l'écriture, conscient d'être voué à une forme d'incluctable que lui réserve la providence ou l'infortune. Que signifie ce courant auquel on s'abandonne ? Quels sont les motifs de cet élan irrésistible ? Évidemment, première réponse, la plus utilitaire de toutes : satisfaire aux termes du contrat passé avec Hetzel. Mais, plus sûrement, poursuivre le travail d'écriture qui, en réalité, correspond au plus fol engagement sur les pistes de l'évasion, du rêve (appelé ça création, poésie à tout prix, au-delà de toute nécessité). En suite de quoi une vision nous enveloppe à l'instar d'un mirage, comme sur les illustres couvertures rouges ou polychromes. A coup sûr, en quelque endroit du globe que l'on atteigne, la mer bat de son ressac un rivage, familier ou sauvage. En un coin se dresse un volcan, terrible jouet d'enfant dormi Verne ne saurait se passer. Ne l'oublions pas, Verne, destinant l'île mystérieuse, s'est refusé à lui conférer une allure aseptisée. Il a précité presque offensivement le tracé de quelque monstruosité sous-jacente. C'est que le roman d'aventure manœuvre des invariants, parmi lesquels la présence réitérée d'une menace.

